

goux, tu n'es pas avocat et tu m'as chippé \$5 pour rien. Eh ! bien, mon farceur (*s'avancant sur lui*) à nous deux, il faut que tu les gagnes au moins.

ANTOINE.—(*s'interposant*) Par de bruit ici, ou j'appelle la police. Il va vous rendre vos \$5 et vous réglerez votre affaire avec lui quand vous serez sortis d'ici.

JEAN.—(*cherchant dans les poches et à part*) Pas de chance aujourd'hui, pas de chance.

ALBERT.—[*à Ducode*] Cet John il avé un fameux toupet pour faire un bon associé à vous, à votre place je gardé lui comme clere.

ANTOINE.—Manche à manche docteur.
(*A continuer*)

HISTOIRE D'UNE PIPE.

CHAPITRE X

LES ÉCUMEURS DE MER

Les chefs voulurent intervenir ; leur voix fut méconnue, et Quinonès, un des émissaires de Cortez, frappé de plusieurs coups de couteau dans une sédition qu'il avait tenté d'apaiser, mourut quelques jours après de ses blessures. Plusieurs semaines s'écoulèrent dans ses désordres, avant que la *Nina* fût en état de reprendre la mer. Quand enfin elle repartit, son équipage, décimé par les maladies et la désertion, se trouvait réduit à une cinquantaine d'hommes. Avila espérait cependant pouvoir heureusement arriver en Espagne, dont il n'était plus éloigné que de cent cinquante lieues lorsqu'il fit la très-inopportune rencontre du *Vautour*.

« Bien que le drapeau Espagnol flottât à la corne de la caravelle française et que sa marche ne parût point s'accélérer, don Alonzo Pérès, le capitaine espagnol, n'était pas sans quelque inquiétude. La manœuvre du navire inconnu lui paraissait suspecte. Pourquoi le *Vautour*, qui semblait aller vers le nord quand on l'avait signalé, avait-il brusquement changé de direction et suivait-il à présent une ligne oblique qui devait nécessairement croiser la route de la *Nina* ? Le pilote partageait les craintes de son supérieur et lui conseillait de retourner en arrière. Avila au contraire soutenait que le vaisseau devait appartenir à la flottille de Colomb, et qu'il n'y avait aucun sujet de redouter sa rencontre. Pendant ces tergiversations, la distance diminuait toujours ; dans une demi-heure on allait se trouver à portée de canon. Cependant, en forçant de voiles on avait encore le temps de passer, et, sur l'ordre de Pérès, que les discours du lieutenant de Cortez n'avaient pas convaincu, une des voiles latines fut orientée, et la *Nina*, obéissant à un coup de barre du timonnier, obliqua légèrement à gauche pour conserver sa distance.

« Le *Vautour* invita la manœuvre, mais au lieu d'une voile de plus, en mit deux.

« Pérès cessa de douter et fit larguer toutes ses voiles. Le vent était frais et la *Nina* bonne marcheuse ; elle s'inclina gracieusement sous la brise comme pour saluer son adversaire, se releva et prit son vol.

« — Toute la voile dehors ! vociféra Simon-le-Borgne en frappant du pied. Lestes à la manœuvre, mes petits agneaux, et serrez le vent, les brigands nous ont reconnus.

« Les gabiers s'élançèrent dans les vergues et bordèrent en un clin d'œil les deux bonnettes, le trinquet de misaine, la civadière et la voile de hune. Sous cette puissante voilure, le *Vautour*, dont les mâts craquaient, sembla hésiter un instant ; mais bientôt, comme un cheval de course auquel son cavalier fait sentir l'éperon, il bondit sur les vagues et s'élança à la poursuite des Espagnols.

« — Hisse le pavillon français et appuie, commanda Simon.

« Un coup de canon dont l'éclair annonça aux Espagnols que leur ennemi renonçait à feindre plus longtemps, salua l'apparition des couleurs de la France.

« La chasse était commencée.

« Le silence le plus profond régnait dans les deux équipages, silence solennel comme celui qui précède l'orage et qu'impose, même aux plus braves, l'émotion inséparable d'un duel à mort entre deux navires, sous l'œil seul de Dieu et dans ce vaste désert qu'on appelle l'Océan.

« Du bout de son poignard, Simon, le regard attaché sur son ennemi, creusait fiévreusement la planche du chêne contre laquelle il était appuyé. Ses yeux étaient injectés de sang, et ses lèvres blêmes de colère. Tout-à-coup, un grognement sourd, suivi d'une cascade de blasphèmes, s'échappa de sa poitrine. Par une manœuvre hardie, la *Nina* venait de couper hors de portée la ligne du *Vautour*, et, vent arrière, piquait sur l'Espagne, en rasant le flot comme un albatros.

« Pare à virer, barre à tribord ! vociféra le commandant.

« Le *Vautour* pivota sur lui-même et s'élança à toute voiles durant le sillage de la caravelle.

« La distance augmentait toujours. Simon trépi-gnait de colère ; soudain il poussa un rugissement auquel les forbans répondirent par des cris de joie. Le mât de hune de la *Nina*, mal réparé aux Açores, venait de tomber, embarrassant le pont de l'ennemi de ses cordages et de sa voilure inutile.

« — Une part de prise à Notre-Dame de Saint-Michel si dans une heure nous atteignons l'Espagne ! cria le borgne en levant son poignard vers le ciel.

« — Une part de prise pour l'enfer plutôt ! répondit une voix accompagnant sa protestation d'un effroyable juron.

« — Qui donc s'oppose ici à ce que je veux ? hurla Simon écumant de rage.

« — Moi, Michel-le-Roux, ton associé et non pas ton esclave. Un cinquième des prises est au roi, le reste est à l'équipage, et tu n'as droit qu'à ta part.

« — Il a raison ! crièrent plusieurs voix, c'est son droit.

« — Oui, c'est son droit, répéta André-le-Grêlé qui, une hache à la main, attendait sur un bastingage le moment de sauter sur le pont de la *Nina*.

« — Eh bien ! je promets mon cinquième à moi, reprit Simon ; vous aurez ce qui vous revient ; nous compterons plus tard, mes agneaux, et alors..... La barre au vent, la barre au vent ! mille millions de tonnerres !

« Les Espagnols avaient coupé les cordages qui retenaient le mât brisé et fuyaient de nouveau à toute vitesse.

« La barre au vent, brigand ! répéta Simon pour la troisième fois ; mais, avant que Michel eût eu le temps d'obéir, l'épave flottante abandonnée par l'ennemi venait frapper avec violence le flanc du *Vautour* qu'elle faillit entr'ouvrir.

« — Ah ! double traître ! s'écria Simon en se ruant sur le timonnier ; à présent je suis dans mon droit ; comptons ! et d'un coup de hache il l'éten-dit mort à ses pieds.

« — Réglé pour un, fit le chef des forbans en jetant à Andro un regard chargé de haine et de menaces.

« Personne ne réclama ; d'après le code du bord, Simon était dans son droit.

« La chasse continuait toujours, mais depuis l'avarie survenue dans son grément, la *Nina* perdait de l'avance.

« A genoux sur le château d'avant, derrière sa couleuvrine, Trophyme le Provençal attendait, la mèche à la main. Enfin, il se crut à portée et fit feu. Un mouvement de navire abaissa la pièce, et le boulet se perdit à cinquante pas à peine du *Vautour*.

« — Malédiction, dit Trophyme, j'ai tiré trop bas ! Mon âme au diable si mon second coup est plus heureux.

« Un nouveau nuage de fumée environna le pointeur, et deux éclairs jaillirent à la fois du *Vautour* et de la *Nina*. Le boulet du forban avait frappé en plein bois le vaisseau ennemi.

« — Bien touché, Provençal ! cria Simon. Pointe dans les œuvres vives !

« Trophyme n'obéit pas à l'ordre de son chef, le boulet de la *Nina* l'avait renversé mort sur le cadavre de son premier servent.

« Son vœu funeste était accompli.

« Les deux cadavres furent jetés à la mer, et un nouveau pointeur prit la place de celui qui venait d'être tué.

« Le moment décisif était arrivé. La *Nina*, renonçant à fuir, mais non pas à se défendre, s'éloignait lentement sous voile et, présentant successivement ses deux flancs, foudroyait, en lui envoyant bordée sur bordée, le *Vautour* qui, ne répondant au feu de l'ennemi qu'avec sa seule couleuvrine de l'avant, continuait à fondre sur lui.

« Une double et dernière décharge à bout portant retentit pour la dernière fois, presque au moment où, les deux navires se heurtaient bord à bord avec un craquement sinistre, et qu'au cri de : *Vive la France ! Mort à l'Espagne !* les forbans, la hache d'une main, le poignard de l'autre, se ruaient sur le pont de la *Nina*. L'équipage espagnol, le reçut la lance au poing, en hommes résolu à vendre chèrement leur vie.

« Pendant un quart d'heure, ce fut un épouvantable pêle-mêle, une boucherie mêlée de blasphèmes, de cliquetis d'armes, de cris de fureur, de râlements de morts, de gémissements de blessés. Dans ces sortes de combats où toute fuite est impossible, où tout quartier est interdit, il n'y a d'autre ressource que de tuer ou de mourir. Un hurrah de victoire poussé par les démons de la mer acclama leur sanglante victoire. Avila et quelques autres officiers dont on pouvait tirer raçon avaient été seuls épargnés.

« Les requins et les corsaires eurent à se réjouir ce jour-là ; les premiers eurent des cadavres en abondance, les seconds de l'or et des pierreries plus qu'ils ne pouvaient l'espérer.

« Aussitôt qu'on eut débarrassé le pont des morts et des blessés qui furent jetés à la mer, le pillage du navire commença. Tout l'or et l'argent, les armes de prix, les pierres précieuses et les objets curieux, amoncelés en tas sur une couverture, furent divisés en cinq lots : un pour le roi de France, un pour le capitaine, et trois à partager le lendemain entre les hommes de l'équipage par la voie du sort. La pipe de Montézuma formait à elle seule une part ; elle échut au mousse André-le-Grêlé, celui auquel Simon-le-Borgne avait promis de régler son compte. Simon n'oubliait jamais, et André le savait.

CHAPITRE XI.

Où le lecteur fait connaissance avec Simon-le-Borgne et les religieux de la Rédemption.

« Aussitôt après avoir amarré sa prise, au moyen d'un fort grelin, le *Vautour*, changeant de route, avait mis le cap sur la France, où il espérait vendre avantageusement la *Nina*. Nous laisserons, si vous le voulez bien, la caravelle continuer son voyage pour faire connaissance plus intime avec deux hommes de son équipage, Simon-le-Borgne et son mousse.

« Simon avait quarante à quarante-cinq ans, un corps de fer et une énergie indomptable. Quant à sa bravoure, poussée jusqu'à la témérité, je n'en parle pas, il n'eût pas été corsaire s'il n'eût été intrépide. Fils d'un honnête pêcheur de Saint-Malo, le capitaine des forbans était né aux bords de la mer, sur laquelle, tout enfant, il naviguait comme mousse ; plus tard, il passa comme second sur une tartane de commerce, il avait alors vingt ans, et fit, en qualité de matelot, plusieurs voyages de Nantes à Cadix, sous les ordres de son oncle maternel. Là, son humeur changeante le fit s'engager à bord de la *Pinta*, autre caravelle de commerce sur laquelle il poussa jusqu'à Mayorque, en faisant escale à Gibraltar et à Malaga.

Jusqu'alors, bien qu'agitée, la vie de Simon ne présentait rien de bien extraordinaire.

(*A continuer.*)